GRANDE DISPUTE AU PANTHÉON,

ENTRE

MARAT

ET

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

GRANDE DISPUTE AU PANTHÉON, ENTRE MARAT ET JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

DEPUIS le 20 Vendémiaire, les habitans du faubourg Marceau et de la rue Jacques, qui avoisinent le Panthéon, entendoient toutes les nuits un bruit, un tintamarre horrible. Comme il y a long-tems qu'on ne croit plus aux revenans, ils ne savoient à qui l'attribuer. Les uns prétendoient que c'étoient quelques bandes d'aristocrates et de royalistes qui, trop surveillés dans Paris, et ne trouvant aucune maison où ils pussent être reçus en grand nombre te délibérer en sûreté, se réunissoient le soir dans la vaste enceinte qui renferme le Temple de mémoire, et ouvrant un nouveau club feuillantin, sous la protection de Barrere, alloient, ô impudence ! former leurs complots parri-

cides, jusqu'auprès du monument consacré aux Grands-Hommes, et destiné à renfermer les cendres des fondateurs et des soutiens généreux de notre République ; d'autres, au contraire, persuadés qu'un pareil vacarme ne pouvoit être produit que par des conspirateurs privilégiés et des hommes accoutumés depuis long-tems au tumulte, pensoient que les auteurs de ce charivari n'étoent autres que les coryphées jacobites, imposteurs qui, pourchassés par les arrêtés du comité de sûreté générale, n'osoient délibérer dans leurs salles, dont les tribunes indiscrettes recelent toujours quelqu'argus disposé à épier et à dénoncer leurs délibérations liberticides.

Ces deux opinions, soutenues et combattues avec un acharnement égal de part et d'autre, avoit, suivant l'usage, produit un schisme dangereux ; déjà la dispute étoit vive entre les commeres du quartier, et tout annonçoit, sinon des combats meurtriers, au moins des rixes violentes dans lesquelles plus d'un bonnet eut été arraché, et plus d'un fichu déchiré, sans l'opposition des maris, qui ne se soucioient pas de voir leurs femmes meurtries ou égratignées sans en connoître le motif ; lorsque douze ou quinze braves Sans-culottes, pour mettre fin à la querelle, résolurent d'aller en vérifier le sujet. Ils se réunirent donc, quintidi dernier, armés de forts gourdins, et bien résolus de corriger les ennemis et ceux du club électoral de leur sommeil, quelqu'ils fussent, royalistes d'outre-Rhin,

ou clubistes aristocrates. Ils franchirent à minuit la foible clôture qui sépare la place du Panthéon des rues adjacentes.

Mais quel fut leur étonnement, lorsqu'après avoir parcouru cette enceinte, ils se furent bien convaincus qu'elle ne renfermoit qu'eux et quelques chats qui l'avoient choisie pour théâtre de leurs amoureux ébats. Déjà ils se retiroient, espérant trouver dans les douceurs du sommeil, qu'ils n'avoient point goûté depuis plusieurs nuits, un ample dédommagement de l'inutilité de leurs recherches, lorsque, vers une heure, ils entendirent commencer le sabat. Attirés par les voix, ils s'acheminerent vers le Panthéon, et ne tarderent point à être convaincus que le bruit partoit de l'intérieur même du Temple. La premiere phrase distincte qu'ils purent entendre fut : *Je te dénoncerai.* Ces mots, clairement prononcés par une voix aigüe, sembloient donner gain de cause à ceux qui avoient atttibué le tapage aux Clubistes Jacobites et Electoraux. Ils ne douterent plus que le concierge ne se fut laisssé corrompre pour leur fournir une toute autre salle que les *calbanons de Bicêtre*; et ils se disposoient à aller chercher la garde pour cerner les ennemis du repos public; cependant, ils avancerent jusqu'à la porte.

En regardant au travers des fentes, ils reconnurent que l'intérieur étoit éclairé comme en plein jour. L'assemblée n'étoit point aussi nombreuse qu'ils se l'étoient figurés. Ils n'apperçurent que trois hommes; mais, *stupete*

gentes! Ils les virent, amis lecteurs, comme je vous vois. L'un d'eux étoit connu de tout le monde, c'étoit Marat; les deux autres n'étoient connus d'aucun des spectateurs; cependant, sur les rapports uniformes qu'ils m'en ont faits, je crois pouvoir assurer que c'étoit Voltaire et Jean-Jacques Rousseau. Le son de leurs voix, poussé et réfléchi par tous les angles de ce vaste édifice, presque désert, faisoit retentir les voûtes, et produisoit un tel bruit, qu'on eut juré qu'il renfermoit au moins un millier de personnes.

Leur conversation, écoutée attentivement et recueillie avec soin, m'a été répétée, et je vais vous la transmettre littéralement.

Voltaire *voulant retenir* Jean Jacques.

Mais vous prendrez donc toujours les choses au tragique? Est-il bien possible que nous autres morts ne soyons pas plus raisonnables que les vivans?

Jean-Jacques.

Ne me retenez plus. Je veux aller à mon desert. Là j'herboriserai tout à mon aise, et je n'entendrai point....

Voltaire.

Vous ne quitterez point ces lieux. Non; vous ne ferez point au Français, à ce peuple que vous avez tant aimé, l'injure d'aban-

donner la demeure honorable qu'il vous a choisie.

JEAN-JACQUES.

C'est encore là un tour que m'ont joué mes ennemis. Je n'éprouvai jamais que des contradictions.

MARAT.

Laisse-le donc partir. Qu'il aille loin de nous s'enterrer au milieu des champs. Il ne voulut pas vivre avec des hommes ; mort, il ne doit pas rester au milieu d'eux.

JEAN-JACQUES.

Dites au milieu des tygres. Comment, trois cent mille têtes ?

MARAT.

Il n'en falloit pas moins pour assurer la liberté publique et le succès de la révolution que toi-même avoit préparée.

JEAN-JACQUES.

Encore ? On n'y sauroit tenir.

VOLTAIRE.

Allons, Rousseau, de la philosophie. Vous laprêchiez si bien il y a vingt-ans. Se peut-il en la donnant aux autres que vous en ayez gardé si peu pour vous.

JEAN-JACQUES.

Oui, j'ai prêché la philosophie, elle étoit dans mon cœur comme dans mes écrits ; mais cette philosophie qui a pour base l'amour de l'humanité, et pour but le bonheur du peuple.

MARAT.

C'est pour assurer ce bonheur que je demandois d'aussi grands sacrifices.

JEAN-JACQUES.

La félicité d'une Nation peut-elle être cimentée par le sang ? Quand j'ai parlé de révolution, n'ai-je pas dit que si elle devoit coûter la vie à un seul homme, il ne falloit point la faire.

MARAT.

Mais alors, il n'y en auroit jamais eu. Dans toutes les révolutions, il y a nécessairement des hommes qui perdent.

JEAN-JACQUES.

Et pour cela, falloit-il les égorger ?

MARAT.

Non, s'ils sont assez justes et assez généreux pour savoir faire des sacrifices ; mais quand ils sont assez déraisonnables pour ne vouloir rien perdre et pour vouloir tout conserver,

quand ils entravent sans cesse la machine et l'empêchent d'aller ; quand ils s'agitent et forment des complots pour égorger les autres....

JEAN-JACQUES.

Ah! nous y voilà, des complots, des conspirations. C'est le grand cheval de bataille. Voilà ce dont Robespierre a si bien profité après vous, pour entretenir chez le peuple la soif du sang. Eh bien ! de tous ces complots, de ces mille et tant de conspirations découvertes, à peine s'en est-il trouvé deux qui eussent quelqu'apparence de réalité, et toutes ont servi à couvrir la sienne, qui étoit la véritable ; tous ces romans, commencés par vous, ont été continués par lui pour assurer son despotisme, et donner, au nom de la liberté, de nouveaux fers à la France. Croyez-vaus, si vous aviez vécu, qu'il vous eut épargné ? Non, son ambition vous auroit immolé comme tant d'autres, et vous eut engouffré dans le précipice que vous aviez ouvert.

MARAT.

Je l'aurois dénoncé.

JEAN-JACQUES.

Il ne vous en auroit point donné le tems. Sa politique astucieuse et sanguinaire, qui vous avoit mis en avant, vous eut sacrifié aussi-tôt qu'il se seroit apperçu que vous vous fussiez disposé à dévoiler ses machinations

infernales. Ainsi doivent périr et périront tous les instrumens du crime.

MARAT.

Je n'ai été l'instrument de personne.

JEAN-JACQUES.

Quel a donc été votre guide ?

MARAT.

Le desir de rendre libre la France, ta Patrie adoptive et la mienne.

JEAN-JACQUES.

Et pour y parvenir, il falloit la couvrir de deuil ! Ne valloit-il pas mieux travailler à rendre ses habitans meilleurs, et laisser au tems le soin d'achever paisiblement l'ouvrage qu'avoit commencé la philosophie.

MARAT.

Il eut été des siècles à l'achever, encore je doute qu'il en fût venu à bout. La France avoit fait un pas vers la liberté, si elle avoit rétrogradé, elle se seroit arriérée de mille ans; il valoit donc bien mieux, qu'elle marcha en avant, et qu'elle écrasa sur sa route tous les obstacles qui pouvoient l'arrêter. C'est ce que je voulois qu'elle fit, et ce qu'elle a fait en suivant mes conseils.

JEAN-JACQUES.

Quoi ! tant de victimes innocentes injustement immolées. . . .

MARAT.

Tant pis pour elles, pourquoi se sont-elles trouvées sur le chemin ? Ce sont de ces malheurs inévitables, de ces évenemens fâcheux, qui ne sauroient entrer dans les calculs politiques, et qui ne doivent point les arrêter.

JEAN-JACQUES.

Calculs abominables, qui feroient de l'univers un desert. La vie des hommes est-elle si peu de chose, pour en trancher si facilement le cours. Malheureux ! tu n'as jamais été pere. Tu ignores ce que coûte l'éducation de l'homme. Ton cœur n'a jamais tressailli à l'approche de l'enfance ; non, jamais il n'a partagé les soins assidus qui conduisent cette plante fragile vers la perfection. Voilà la cause pour laquelle tu la livres si facilement à la faulx révolutionnaire ; mais si tu avois pu éprouver un seul jour les sollicitudes paternelles, alors tu aurois connu tout le prix qu'on doit mettre à la vie des hommes, et tu ne les aurois point si impitoyablement immolés.

MARAT.

Au contraire, j'ai travaillé à la conserva-

tion de l'espece humaine. En sacrifiant trois cents mille têtes, j'assurois la liberté de vingt-quatre millions sept cents mille autres. Ainsi, loin de m'en vouloir, on me doit des remercîmens. J'immolois le plus petit nombre à la sûreté du plus grand.

JEAN-JACQUES.

Dis : à sa perte. En établissant un gouvernement quelconque par la violence, on lui fait autant d'ennemis qu'il y a de gouvernés ; ceux-là seuls peuvent y être attachés, qui y trouvent leur intérêt personnel. Mais quelle étoit donc la regle de cette proscription immense que tu proposois sans cesse. Avoit-elle pour base la justice. Non, sans doute. Elle n'étoit fondée que sur la diversité d'opinions. Ainsi, tout en parlant liberté, tu détruisoit celle qui, sans contredit, est la plus précieuse. Tu enchaînois jusqu'à la pensée ; la liberté sembloit n'être faite que pour toi et tes amis, et en effet, telle que vous la présentiez, couverte de sang et assise sur des monceaux de cendres et de ruines, elle devoit être crainte plutôt que desirée. Quelle différence entre le monstre que vous nommiez liberté, et ce doux présent de la nature, qui, fondé sur la justice et l'humanité, promet aujourd'hui de raviver la France ! La proscription aliene les cœurs, non-seulement de ceux qu'elle désigne pour victimes, mais encore de tous ceux qui tiennent au proscrit, soit par les liens du sang, soit par ceux de l'amitié, soit enfin par ceux de l'intérêt ou de l'opinion. Tel est le fruit

des mesures de violence, que la perte d'un homme entraîne celle de plusieurs, et nécessitent une progression effrayante de sacrifices.

MARAT.

Quoi, J.-J. persécuté par les prêtres, auroit voulu que nous les eussions épargnés?

JEAN-JACQUE.

Je les ai combattu avec les armes de la raison, et je laisse aux siècles futurs le soin de juger lequel les a plus abattus, de celui qui les attaqua en relevant sagement leurs erreurs, ou de celui qui s'est servi de la voie de proscription. Il y a long-tems que les philosophes sont convenus que *le sang des Martyrs faisoit des prosélytes*.

MARAT.

C'est-à-dire qu'il eut fallu, suivant toi, laisser les prêtres et les nobles conspirer tout à leur aise.

JEAN-JACQUES.

Non; mais il ne falloit frapper qu'avec le glaive des loix; mais il ne falloit punir que ceux dont le crime étoit bien prouvé, et ne point proscrire au hasard, ne pas traîner le peuple de révolution en révolution, ne pas allumer sans cesse les flambeaux de l'anarchie, et aiguiser les poignards des assas-

sins, sous lesquels toi-même est tombé victime malheureuse de tes propres fureurs.

MARAT.

Tu es un aristocrate. Je te dénonce à la postérité.

JEAN-JACQUES.

La postérité est arrivée pour moi ; elle m'a jugé, et je suis placé au rang où je dois rester, parmi les amis de l'humanité. La postérité arrivera pour toi ; elle te jugera, et te mettra à ta véritable place.

MARAT.

Je serai révéré tant qu'il existera des hommes libres.

JEAN-JACQUES.

Dis plutôt des bourreaux.

MARAT.

Fauteur de l'esclavage, va porter ta morale en Turquie.

JEAN-JACQUES.

Prédicateur du meurtre, va donner tes leçons aux tygres. Ne troubles plus ma cendre par tes maximes odieuses.

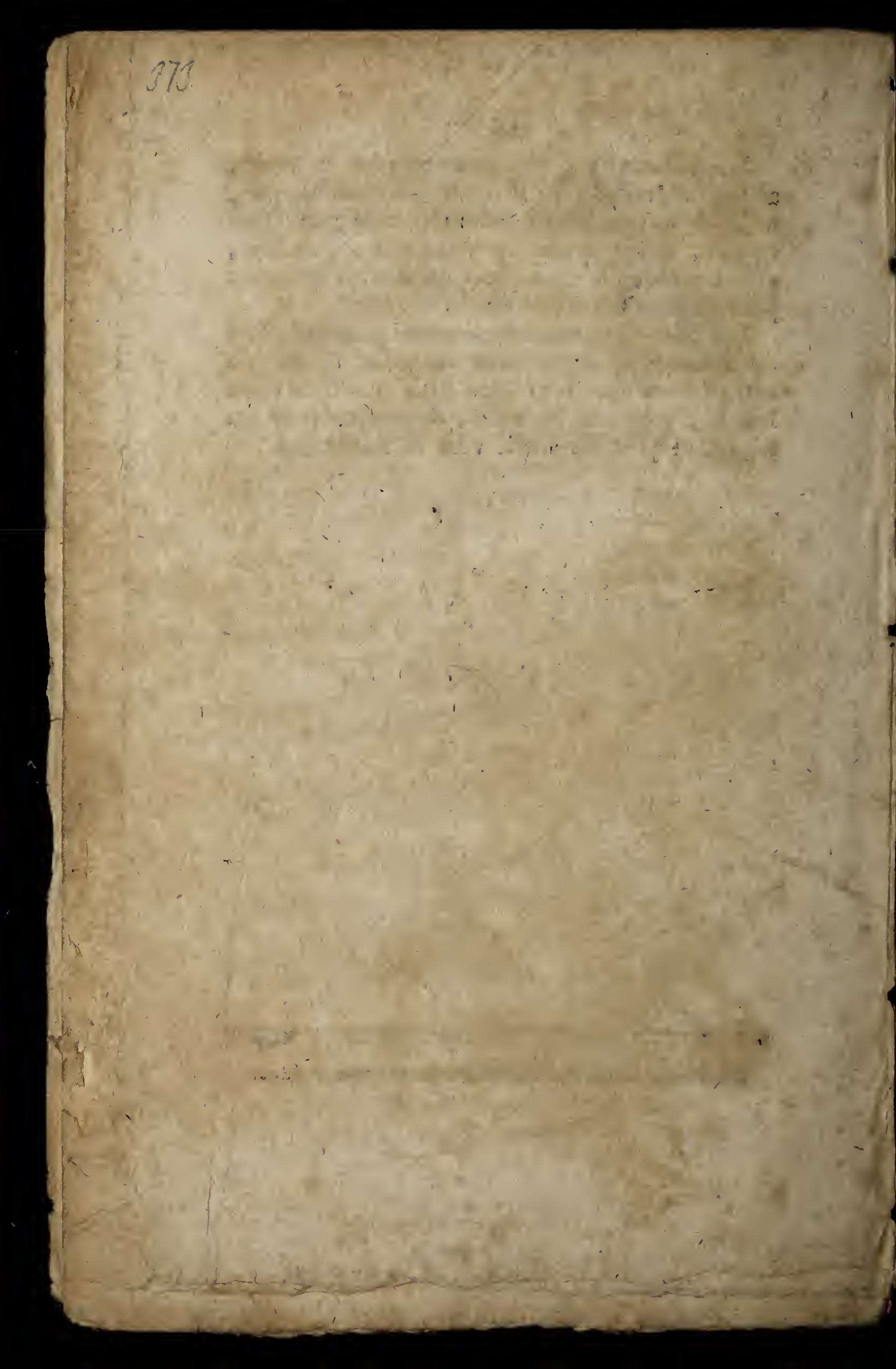
MARAT.

N'amolit point mon cœur par tes sophismes de modérés.

Jean-Jacques, ne pouvant plus y tenir, se disposoit à gagner la porte pour s'échapper, mais se voyant de nouveau retenu par Voltaire, il est retourné vers son sépulchre, et est rentré en protestant qu'il n'en sortiroit plus pour entendre Marat.

Les Sans-Culottes se retirerent très-satisfaits de l'espérance que leur donnoit l'issue de cette querelle, de n'être plus troublés dans leur sommeil, et en effet, depuis ce jour on n'entend plus de bruit vers le Panthéon.

De l'Imprimerie des Sans-Culottes, rue Perdue.


373